

A person wearing a brown hooded raincoat stands in a dense forest. The ground is covered with fallen leaves and twigs, and the trees are mostly bare, suggesting an autumn or winter setting. The person is positioned in the center-right of the frame, looking towards the camera.

**JAMES LEE  
BURKE**

**UNE  
CATHÉDRALE  
À SOI**

**RIVAGES/NOIR**



À l'instar des Capulet et des Montaigu dans *Roméo et Juliette*, les familles Shondell et Balangie se haïssent depuis toujours. Deux familles mafieuses au sein desquelles le mal rôde. Seuls leurs enfants, Johnny Shondell et Isolde Balangie échappent à ce climat délétère : ils sont jeunes et beaux, il joue de la musique, elle chante comme un ange et... ils s'aiment. Mais comme une malédiction venue d'un autre âge, Isolde est « promise » à l'oncle de Johnny qui veut en faire son esclave sexuelle. Dave Robicheaux, qui est lui-même en perdition à la suite du décès de ses deux premières femmes, se mêle de cette affaire et se rapproche de la famille d'Isolde, à ses risques et périls. Secondé par son fidèle et incontrôlable ami Clete Purcel, il va plonger dans un monde d'horreur littéralement moyenâgeux.

**James Lee Burke** signe son quarantième livre et la vingt-troisième aventure de son héros fétiche Dave Robicheaux, que le lecteur retrouve dans une histoire située plusieurs années avant *New Iberia Blues*. Burke se surpasse dans la puissance onirique des cauchemars et des visions, et se renouvelle encore avec un roman d'une incroyable audace dont la noirceur fait clairement écho à la situation de son pays après quatre années de cauchemar politique.

« Un talent surnaturel. » Dennis Lehane

« Un styliste à la prose somptueuse. » Stephen King

Du même auteur  
chez le même éditeur

Série Dave Robicheaux

*La Pluie de néon*  
*Prisonniers du ciel*  
*Black Cherry Blues*  
*Une tache sur l'éternité*  
*Une saison pour la peur*  
*Dans la brume électrique avec les morts confédérés*  
*Dixie City*  
*Le Brasier de l'ange*  
*Cadillac Juke-Box*  
*Sunset Limited*  
*Purple Cane Road*  
*Jolie Blon's Bounce*  
*Dernier tramway pour les Champs-Élysées*  
*L'Emblème du croisé*  
*La Descente de Pégase*  
*La Nuit la plus longue*  
*Swan Peak*  
*L'Arc-en-ciel de verre*  
*Creole Belle*  
*Lumière du monde*  
*Robicheaux*  
*New Iberia Blues*

Série Clan Holland

*Déposer glaive et bouclier*  
*Texas Forever*  
*La Rose du Cimarron*  
*Heartwood*  
*Bitterroot*  
*Dieux de la pluie*  
*La Fête des fous*  
*La Maison du soleil levant*

Autres ouvrages

*La Moitié du Paradis*  
*Vers une aube radieuse*  
*Le Bagnard*  
*Le Boogie des rêves perdus*  
*Jésus prend la mer*

JAMES LEE BURKE

**UNE CATHÉDRALE  
À SOI**

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Christophe Mercier

Collection fondée par François Guérif

**RIVAGES/NOIR**

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur

[payot-rivages.fr](http://payot-rivages.fr)

Collection dirigée par Jeanne Guyon  
et Valentin Baillehache

Ouvrage publié sous la direction  
de François Guérif

Titre original : *A Private Cathedral*

Couverture : © Alexandre Cappeil/Arcangel Images

© James Lee Burke, 2020  
Published by Simon & Schuster, New York  
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2021  
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-5345-3

*Pour James Joseph Hogan  
Une des bonnes personnes  
qui ont fait la route avec nous  
pendant plus de trente ans*



*« Going down in Lou'sana,  
gonna git me a mojo hand. »*  
– *Muddy Waters*



# 1

Vous savez comment c'est quand on a bourlingué trop longtemps et qu'on s'est trop souvent donné du cran à l'aide de quatre doigts de Jack accompagnés d'une bière pour faire passer, ou avec n'importe quelle sorte de cachetons à portée de main. Et si ça ne suffisait pas, peut-être en doublant la mise le matin venu avec une demi-douzaine de grands verres de vodka agrémentée de glace pilée, de cerises et de tranches d'orange, pour bien renvoyer à la cave araignées et serpents.

Waouh, quel pied ! Qui aurait cru que nous allions mourir un jour ?

Mais pourquoi se lancer dans tout ce cirque ? Je vais vous dire pourquoi. Je parle de ces instants où l'on se crame la tête, qu'on soit chimiquement défoncé ou pas, et où l'on se perd dans l'immensité de la création, où l'on plonge trop profondément dans notre nature éphémère et dans notre penchant pour la cupidité, la guerre et la destruction volontaire de la Grosse Boule Bleue, et où, pendant un bref instant, on se fait tellement peur qu'on se demande pourquoi on ne s'est pas depuis longtemps explosé la matière grise au plafond.

Un instant de ce genre, je l'ai vécu une fois, au Texas, alors que je me tenais sur un dock au crépuscule tandis que les vagues roulaient en dessous de moi et heurtaient les pilotis, aussi dures que du plomb, soufflant sur ma peau et mes

vêtements une brume incandescente aussi froide qu'un réfrigérateur, les nuages éclairés d'une lumière d'un vert doré aussi vive qu'une torche à acétylène, la jetée de plaisance résonnant de la musique d'un orgue de Barbarie et des détonations dans les stands de tir à la carabine. C'était l'un de ces instants où l'on flotte entre la vie et la mort, et où l'on éprouve le désir lancinant de s'accrocher à la fois à la terre et à l'éternité, en regrettant tous ces jours et ces nuits qu'on a balancés par-dessus bord tandis qu'on démolissait sa vie.

Je suis en train de parler de la prise de conscience de la mort, et pas du genre de prise de conscience qui vous glisse dessus dans un hospice ou sur un champ de bataille bruisant du croassement des vautours ou quand on croise la route d'un chauffard ivre franchissant un trottoir pour atterrir sur une aire de jeux. Je suis en train de parler du Septième Sceau en action, et d'une procession de serfs médiévaux, de vassaux et de vierges serpentant au sommet d'une colline en direction d'une vallée noire comme de la poix, et dont les silhouettes sont soufflées par le vent comme des fragments de carbone.

Ceux qui connaissent ces instants de lucidité métaphysique constituent ce que j'appelle le Club des Trois pour cent, car, selon moi, c'est à peu près le pourcentage de gens qui se sont cramé des lobes cérébraux et sont encore là pour en parler. On peut payer ses dettes de bien des façons : sur une piste nocturne semée de mines et de pièges ; ou en purgeant sa peine sur le bitume ; ou à genoux sur la pierre dure d'un couvent, un rosaire entrelacé aux doigts ; ou en entendant dans sa tête un concert de voix aussi puissantes qu'un mégaphone. L'environnement ne compte pas. *You're in a black box for the duration, Jason*<sup>1</sup>. Tu sues littéralement du sang, mon pote. À dire que la vie c'est de la merde, on est très loin du compte.

---

1. « Tu es dans une boîte noire pour l'éternité, Jason », paroles d'une chanson de Jason Rawhead. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

Et après qu'on en a terminé avec cette longue nuit de l'âme, ou après qu'elle en a terminé avec vous, on n'est plus jamais le même. Les peurs terrestres disparaissent comme un grand poids retiré d'une balance. On n'a pas envie de discuter ni d'en vouloir à quiconque ; la méfiance devient un mode de vie ; on a du mal à rester éveillé pour tenir une conversation banale.

Le revers de la médaille, c'est qu'on est seul, unique occupant d'une cathédrale sur les murs de laquelle résonnent vos battements de cœur.

Quel rapport avec Johnny Shondell ? Je vais vous le dire. Il appartenait à une autre époque, même s'il la symbolisait plus qu'il n'en faisait partie, une époque que, bon gré mal gré, nous voulons toujours ressusciter. Jésus a évoqué des gens différents dès la naissance. J'irai plus loin. Il se peut que certains ne soient jamais vraiment nés. Ils arrivent à l'intérieur d'une bulle dorée et, je ne sais comment, deviennent une icône pour le reste d'entre nous. C'est du moins l'opinion que j'avais de Johnny et d'Isolde. Appelez ça une arnaque, de la triche, ou de la stupidité moutonnaire, peu importe. Pour chacun, la réalité est ce en quoi il croit. Oubliez le reste.

En cette autre époque, l'Amérique était encore l'Amérique, pour le meilleur et pour le pire. Des hommes comme Harry Truman et Dwight Eisenhower étaient présidents ; nous n'assistions pas à l'arrivée quotidienne de la voiture remplie de clowns. Les gens pourront dire que c'est la nostalgie qui parle. Ils auront tort. Pour nous, en Louisiane, c'était une époque de musique, de drive-in, de cieux étoilés et de deux-voies sinuant pendant des miles à travers des prairies et des chênes festonnés de mousse espagnole. Si vous ne me croyez pas, demandez à mon ami Clete Purcel. Il vous racontera tout. Je peux presque l'entendre : « C'était génial, mon noble ami. Mets-toi ça dans la tête, Claudette. Je te raconterai pas de conneries, Henry. »

Mais revenons à cette soirée d'été, sur le dock, il y a bien des années. J'avais rendez-vous le lendemain au pénitencier de Huntsville, un rendez-vous auquel je ne voulais pas penser, alors j'ai longé la jetée et j'ai vu Johnny Shondell sur l'estrade, braillant à l'intention d'une foule d'adolescentes dont les visages ne brillaient pas uniquement d'adoration, mais d'une vulnérabilité qui donnait envie de les serrer contre soi et de les protéger.

Les parents de Johnny avaient trouvé la mort dans un accident d'avion quand il était très jeune, et il avait été élevé par son oncle Mark. Je l'avais vu grandir à New Iberia comme on voit grandir les enfants dans une petite ville : on les voit à l'église, jouer au flipper dans un café, frapper une balle de base-ball, jouer les quarterbacks à la finale du championnat de l'État, danser le rock au bal de la promo, boxer au Golden Gloves<sup>1</sup>, ou trafiquer des voitures, ou se conduire de façon vile et détestable en frappant des nègres et en brutalisant les plus pauvres des pauvres. Johnny ne rentrait dans aucune catégorie. Son talent musical avait quelque chose de cosmique, et la première fois qu'on l'entendait jouer et chanter, on comprenait qu'il était accroché à la queue d'une comète, et qu'il serait au-delà de la mortalité et des probabilités. Ouais, c'est bien ça, dans son voyage à travers les cieux, il saupoudrerait tout le monde de poussières d'étoiles, même s'il appartenait à la famille Shondell, une famille de menteurs et d'escrocs millionnaires.

On peut le dire, les Shondell avaient de l'argent, des tonnes d'argent, mais comme la plupart des gens riches dans notre culture caribéenne, ils avaient fait fortune sur le dos des autres, ils avaient des secrets de famille concernant

---

1. Compétition annuelle de boxe amateur.

le métissage et l'exploitation des enfants engendrés hors des liens du mariage. Ne soyez pas choqué. En Louisiane, les confédérés ne sont pas cachés dans le grenier. Ils sont partout parmi nous, y compris dans les sous-sols et les appentis, les citernes et parfois tapis dans les fourches des chênes verts qui sont notre emblème.

Johnny portait un pantalon blanc et une chemise de soie bordeaux gonflée par le vent. Il était aussi souple qu'un fouet, ses cheveux noirs coiffés en banane, épais et brillants ; au-dessus de lui, les étoiles luisaient, blanches et froides, comme si le décor avait été créé pour cet instant particulier, qui avait quelque chose d'homérique, aussi bête que ça puisse paraître. Eh oui, même les vagues, sous la lune, étaient devenues couleur lie-de-vin, sombres, comme si j'assistais à la fin ou au commencement d'une ère.

« Je vous connais », dit une voix dans mon dos.

Je me retournai. La fille qui venait de parler ne pouvait pas avoir plus de dix-sept ans. Elle avait les cheveux d'un blond pâle, la peau couleur de craie, des joues roses comme celles d'une poupée. Un tatouage de roses et d'orchidées coulait de son épaule gauche (à cette époque, à New Iberia, les filles bien ne pouvaient pas sortir les bras nus). « Vous ne vous souvenez pas de moi ?

– Je suis désolé, je n'ai pas mes lunettes, mentis-je.

– Je m'appelle Isolde Balangie. Vous connaissez ma famille. »

*Ah, ça, oui, pensai-je.*

« Vous êtes officier de police, poursuivit-elle. Vous fréquentez le restaurant de mon père, dans le Vieux Carré. Mais vous êtes de New Iberia. Ma famille aussi vient de là. Enfin, après l'Italie, je veux dire.

– *J'étais* officier de police.

– Vous ne l'êtes plus ?

– Parfois, je le suis. »

Elle avait des yeux noisette qui se détournèrent de vous avec une expression somnolente, puis y revenaient comme si elle s'éveillait d'un rêve.

« Comment ça, *parfois* ?

– J'ai été viré du NOPD. Me faire virer, c'est mon mode de fonctionnement.

– Viré pour quelle raison ?

– J'étais alcoolique.

– Vous ne l'êtes plus, n'est-ce pas ?

– Un alcoolique reste un alcoolique. » J'essayai de sourire.

Son regard restait fixé sur Johnny Shondell, ses lèvres entrouvertes, et je savais qu'elle ne m'écoutait plus. Je savais aussi que mes problèmes ne valaient pas la peine qu'on en parle, et faisaient partie du narcissisme chimiquement induit que tout buveur porte en lui comme une flamme sacrée.

« Ça m'a fait plaisir de vous voir, Miss Isolde, dis-je.

– Vous croyez au kismet ?

– Où avez-vous entendu parler de kismet ?

– Au cinéma. Vous y croyez ?

– Je crois que ça signifie "volonté de Dieu", en arabe. Mais je n'y connais pas grand-chose.

– Ça fait quatre cents ans que ma famille déteste les Shondell.

– C'est un peu inhabituel. »

Son visage se durcit. « Ils ont fait brûler mon ancêtre.

– Pardon ?

– Sur un bûcher. Enchaîné. Ils lui ont enfoncé des clous dans la bouche pour qu'il ne puisse pas parler. Puis ils l'ont fait souffrir le plus qu'ils pouvaient. »

Je la regardai fixement.

« Vous ne me croyez pas ? dit-elle.

– Bien sûr que si.

– C'est pourquoi j'estime que les Shondell devraient être tués.

- Tués ?
- Ou qu'on devrait les faire sauter, ou je ne sais quoi.
- Alors qu'est-ce que vous faites ici à regarder Johnny ?
- Il me livre à son oncle Mark. »

Je ne voulais pas en entendre plus. La famille Balangie était une source d'ennuis ; ils agissaient de façon mystérieuse, et certains les disaient incestueux. « Prenez soin de vous, petite.

- C'est tout ce que vous avez à dire ?
- Ouais.
- Alors allez vous faire foutre. »

Aucun être humain ne peut éprouver plus de colère qu'une adolescente blessée. Je lui fis un clin d'œil et m'éloignai. Cette nuit-là, j'ai dormi fenêtres ouvertes dans une chambre d'un motel des années quarante en bois rongé par le sel. J'entendais les vagues battre sur la plage, dévorer le sable, comme si la marée glissait à reculons, se moquant d'elle-même.

## 2

J'avais rendez-vous à onze heures pour voir un détenu à Huntsville. Mais je ne m'y suis pas rendu avant quatre heures de l'après-midi, parce que j'avais traîné toute la matinée au zoo d'Herman Park, et regardé des garçons jouer au softball. Je n'étais pas pressé de rendre visite à Marcel LaForchette, et je n'en pouvais plus du mal, de ses manifestations, et de nos tentatives d'expliquer son existence. Si vous avez vraiment eu affaire au mal, au véritable mal, de façon proche et personnelle, vous comprenez ce que je veux dire.

Comment expliquer The Hillside Strangler ou Ted Bundy<sup>1</sup> ? Par des traumatismes d'enfance ? Peut-être. Quand on lit des détails sur ce qu'ils ont fait, on éprouve une tristesse, une répulsion, qui font qu'on se demande si nous descendons tous du même arbre.

Je ne veux pas dire par là que Marcel était un vampire, ni qu'il aurait torturé sexuellement une femme, avant de l'assassiner, comme le faisait Bundy. Marcel était fait d'une glaise différente, c'est juste que j'ignorais laquelle. Il était originaire de la petite ville de Jeanerette, sur le bayou, en aval de New Iberia, et venait d'un milieu familial peu différent du

---

1. Tueurs en série des années 1970-1980.

mien, de pauvres Cajuns illettrés comme ma mère, qui travaillait dans une blanchisserie, ou comme mon père, qui mettait des pièges et pêchait et acheminait des tuyaux sur la planche de vigie d'une plateforme de forage offshore.

Je suis sorti du lycée, diplômé, à dix-sept ans. Au même âge, la même année, Marcel entamait une peine de trois à cinq ans dans une prison pour adultes pour vol de voiture. Il n'était encore qu'un petit poisson quand il fut dévoré et servit de jouet à une demi-douzaine de dégénérés. Vous savez ce qu'il y avait de plus bizarre, chez Marcel ? Il ne se fit jamais tatouer, et ceci dans un environnement où les hommes portaient des manches longues, des épaules aux poignets, ce qui en disait long sur leur carrière de prisonniers.

L'autre particularité de Marcel, c'était ses yeux. Ils étaient turquoise, et l'éclat qu'ils enfermaient était si intense qu'on ne pouvait lire son regard. Ses pensées pouvaient être éthérées, ou sortir tout droit du Marquis de Sade, mais rares étaient ceux qui voulaient le savoir. Marcel était un exécuteur. Quand Marcel appuyait sur le bouton « Coupez », sa cible s'affaissait sur le sol comme un sac de pommes de terre nouvelles.

À trente kilomètres du pénitencier, sur la route secondaire à deux voies, je vis une Oldsmobile violette prendre le virage derrière moi. Je crus me rappeler l'avoir vue au zoo à Houston, mais je n'en étais pas sûr. Je me garai sur un parking en bord de route, au milieu d'un bosquet de pins. La Oldsmobile est passée sans s'arrêter ; elle avait des vitres teintées, sa plaque d'immatriculation était couverte de boue. Puis se produisit un phénomène auquel j'avais déjà assisté deux fois : une large colonne de tarentules a traversé la route comme un ruisseau de goudron noir sur le lit d'un torrent à sec. Il y a des années, les tarentules étaient arrivées de la côte texane à bord de cargos transportant des bananes, et s'étaient répandues à l'intérieur des terres, d'où leur présence sur une autoroute d'État loin de Galveston. Cependant, je me demandai si j'assistais à

un présage, signifiant que rien de bon ne sortirait de ma visite à Marcel, un homme que j'aurais pu devenir, ou qui peut-être aurait pu endosser ma peau.

Les relations que j'avais avec le sous-directeur me permettaient d'entrer, mais ne me faisaient pas apprécier. À cette époque je n'avais pas bonne réputation, et en plus j'étais en retard, et pour couronner le tout, du moins en ce qui concerne ma conscience, j'avais menti et dit à un agent administratif que j'enquêtai sur un crime en Louisiane, et espérais obtenir de l'aide de Marcel.

Deux matons l'amènèrent de la cour, enchaîné à la taille et aux chevilles, et l'assirent dans une petite pièce au sol de ciment, avec deux chaises, une table en bois et une fenêtre qui donnait sur les Murailles, l'énorme complexe en brique rouge de bâtiments et de remparts, émanation architecturale de la structure originale de 1848. Les deux matons étaient grands, avec de grandes mains, et portaient des chapeaux de cow-boy en cône, leurs aisselles sombres et sillonnées de sueur, leurs pensées dissimulées derrière leurs lunettes noires.

« Désolé de vous poser un problème, les gars », dis-je.

L'un d'eux émit un bruit de succion. « On n'a rien d'autre à faire », dit-il. La porte était faite à la fois de barreaux et d'épaisses plaques de métal. Il la claqua sur son jambage et engagea dans la serrure une clef minuscule, une goutte de sueur coulant de ses cheveux.

Marcel portait des bottes de chantier qui semblaient aussi raides et inconfortables que du fer, un pull-over d'un blanc sale et un pantalon blanc taché aux genoux. Il avait un nez aquilin, un front large et des cheveux poivre et sel en sueur ; son corps était aussi tendu qu'un fouet. Il me jeta un regard de côté, sans rien dire. Il ne cillait pas. Ses pupilles étaient réduites à de petits points noirs, comme s'il regardait fixement une lumière vive.

« Pourquoi ces chaînes ? demandai-je.

– On est au Texas. Il n’y a qu’en Arkansas qu’on ignore autant le lait de la tendresse humaine.

– Dans la carte que vous m’avez envoyée, vous disiez avoir un cadeau pour moi.

– Une information.

– Mais d’abord, vous voulez quelque chose.

– Vous savez comment c’est, ici, à l’extinction des feux ? Montrez un peu de respect. »

Je jetai un coup d’œil à ma montre. « Il faut que je sois rentré ce soir à New Iberia. »

Il fit craquer sa nuque pour se débarrasser d’un torticolis. Ses chaînes tintèrent.

« Je purge onze mois et vingt-neuf jours. Deux peines à la file. Vous me suivez ?

– Non.

– Le juge m’a condamné à un an moins un jour, pour que je puisse purger ma peine dans une taule de campagne, qui se fait de l’argent sur le nombre de taulards. Sauf que quelqu’un a merdé, et que je me suis retrouvé à Huntsville. Mon avocat veut me faire mettre en liberté surveillée. Mais je devrai effectuer mon temps au Texas.

– Qu’est-ce que j’ai à voir là-dedans ?

– Je veux revenir en Louisiane. Je veux marcher droit.

– Vous ?

– Je pourrais peut-être travailler dans la sécurité. Ou devenir privé.

– Vous étiez un homme de main, Marcel.

– Non. Je me suis trouvé pris dans une guerre des gangs à Brooklyn. Puis j’ai eu quelques ennuis à La Nouvelle-Orléans. Mais je n’ai jamais buté quelqu’un pour de l’argent.

– Pourquoi êtes-vous enchaîné ?

– Un Mexicain s’est fait planter dans la queue de la cantine. J’étais dans le coin.

– Vous n’y êtes pour rien ?

– Je surinerais un mec alors que je m’apprête à rentrer chez moi ?

– Ouais, s’il vous provoquait, vous le feriez, » dis-je.

Le soleil à l’ouest était d’un rouge terne, et je voyais des tourbillons de poussière monter d’un champ de coton et s’éparpiller dans le vent. Les silhouettes de six matons à cheval se découpaient en noir sur un horizon qui aurait pu être le bord des Abysses. « Vous n’avez pas travaillé pour la famille Balangie ?

– Très peu de temps.

– Hier soir, je suis tombé sur Isolde Balangie. Sur la jetée de plaisance. Elle était venue voir Johnny Shondell.

– Arrêtez vos conneries.

– Les adolescentes ne sont pas attirées par des types comme Johnny Shondell ?

– Les Balangie et les Shondell s’entendent comme une merde sur une glace.

– Et si je vous disais qu’Isolde Balangie a été livrée à Mark Shondell ?

– “Livrée”, vous voulez dire pour être déflorée ?

– Je ne pense pas qu’elle travaillera en cuisine », dis-je.

Je me levai et frappai à la porte pour appeler le surveillant. Marcel poussa un soupir. « Si je sors en conditionnelle, j’ai besoin d’un garant.

– J’ai un sérieux défaut, Marcel. Je n’aime pas qu’on se serve de moi.

– Votre mère a sans doute été engrossée par une bouteille de whisky, mais vous êtes réglo. Vous connaissez les gens de la conditionnelle.

– Vous devriez mieux réfléchir à la façon dont vous parlez aux gens, Marcel.

– Allons, Dave. Je vous dis la vérité. Je veux marcher droit.

– C’est quoi votre information ?

– Asseyez-vous.

– Non. »

Il faisait de plus en plus chaud dans la pièce. Je sentais son odeur, la crasse et le pesticide, les chaussettes imbibées de sueur qui devaient pendre sur un fil dans sa cellule sans jamais sécher, le pruno<sup>1</sup> fermenté, cause constante de l'incontinence des détenus.

« Je demande pas grand-chose », dit-il.

Je n'ai pas été franc. Je n'étais pas venu par humanité, ni par devoir. J'étais là parce que je voulais me persuader que le mal a une origine explicable, qui n'a rien à voir avec des forces invisibles, ni avec un vice de forme pernicieux au cours de la création, et que même les pires des hommes peuvent vouloir retrouver la lumière qu'ils ont bannie de leur âme. Je me rassis. Ses yeux ressemblaient à des centaines de minuscules éclats de verre d'un bleu-vert.

« C'est à La Nouvelle-Orléans qu'a été organisé l'assassinat de John Kennedy, dit-il.

– Vieille nouvelle, dis-je. Et même plus que vieille. Antique.

– Je connais un des types qui y ont été mêlés. C'était un homme de main de la Mafia de Brooklyn. Son nom de guerre était Chicken Cacciatore. Je vous raconte pas de salades. Il avait des liens avec la CIA et avec des plans de chantage à Miami. »

Je connaissais le nom de l'homme dont il parlait. Il travaillait pour le Better Business Bureau<sup>2</sup> de Miami, et en même temps il recevait des chèques de l'un de nos partis politiques nationaux. Il dirigeait aussi un gang de voleurs de voitures. Je savais qu'on s'en fichait éperdument.

« Vous allez rester à me regarder comme ça ? dit-il.

– Je verrai si je peux vous aider pour cette histoire de liberté surveillée entre États.

---

1. Boisson alcoolique fabriquée en prison, à base de fruits et de levure.

2. Le but du « Better Business Bureau » est de favoriser un marché juste et efficace, afin que les acheteurs et les vendeurs puissent avoir confiance entre eux.

– Sans blague ?  
– Pourquoi pas ? Vous avez dit que vous vouliez marcher droit.

– Vous pourriez peut-être me trouver un boulot ?  
– Vous avez de l'expérience dans le lavage de voitures ? »

Il baissa les yeux. Il haussa les épaules. « Je suis prêt à faire n'importe quoi.

– Je plaisantais. Vous feriez mieux de ne pas vous foutre de moi, Marcel.

– Vous êtes toujours proche de Clete Purcel ? demanda-t-il.

– C'est mon meilleur ami.

– C'est comme de dire que la chtouille est votre nuance de rose préférée. »

Je frappai à nouveau sur la porte, et cette fois j'appelai le gardien. « Ne vous faites pas trop d'espoir.

– Venez ici », dit-il.

On y arrivait, à l'ordre impératif, à la suffisance et à la condescendance qui imprègnent le ton de n'importe quel narcissique. Je fis un pas vers lui. « Changez de ton, dis-je.

– J'veux vous ai dit que j'avais une information. J voulais vous faire marcher. J'peux pas rester en prison. J'ai trop de mauvaises pensées qui me courent dans la tête. Peut-être que j'veux me libérer d'un truc que j'ai sur la conscience. »

Je ne voulais pas devenir son confesseur. Mais je n'étais pas non plus un admirateur du système carcéral du Texas. J'appuyai mes bras sur la table, dos à la porte, empêchant le gardien de voir Marcel. Il avait le visage étroit et ridé, ses joues n'étaient pas rasées, il avait l'air sale, comme enduit de suie.

« J'ai servi de chauffeur à la famille Balangie pour buter un mec, dit-il. Le type abusait des enfants. Il est dans les marais au nord du lac Pontchartrain. Il y a des gens à New Iberia qui voudraient savoir ça.

– Pas moi.

– Vous êtes sérieux ? »

Comme la plupart des récidivistes, Marcel avait passé la plus grande partie de sa vie à l'intérieur du système, et sa connaissance du monde extérieur était comme une collection de vieilles cartes postales que quelqu'un devait lui déchiffrer

« Hé, vous m'entendez ? dit-il. Il n'y a pas de prescription pour les homicides.

– Mettez ça dans votre biographie.

– Pourquoi êtes-vous venu ?

– Je me demandais si vous étiez né sans conscience, ou si c'est vous qui vous étiez rendu comme ça.

– Espèce d'enculé.

– Je vais voir ce que je peux faire à propos de la probation.

– Je ne veux pas de votre aide. Ne vous approchez pas de moi. Ne citez pas mon nom.

– Un accord est un accord, dis-je. On est collés ensemble, Marcel. Et encore un manque de respect à ma mère, et je vous fracasse la mâchoire. »

Dix minutes plus tard, tandis que je me dirigeais vers la sortie du complexe en brique rouge, je me demandais quel bâtiment avait abrité la chaise électrique, baptisée Old Sparky par des gens qui pensaient que le comble de l'humour consistait à raser la tête d'un être humain, à l'attacher sur une chaise, à lui fixer sur le crâne un casque de métal et à le faire frire vivant. Une fois de plus, je me demandai aussi si la totalité de notre espèce descend bien de la même mixture antédiluvienne. Je suppose que nos origines sont bien plus diverses, et je suis persuadé que la vérité terrifierait la plupart d'entre nous. Et si nous devons accepter le fait que, lors de nos instants les plus amoureux et les plus romantiques, nous descendons de la semence d'un lézard ? Que nous avons au coin des yeux les écailles d'un serpent, que le goût du sang peut s'éveiller quand les lèvres de l'enfant trouvent le sein de sa mère ?

### 3

Je rentrai à New Iberia, dans ma *shotgun house*<sup>1</sup> sur East Main, non loin de la demeure appelée The Shadows, qui date d'avant la guerre civile. À cette époque, avant le 11 septembre, je vivais la vie d'un veuf, un reclus, essayant d'échapper à mes obsessions les plus destructrices, un Jack on the rocks accompagné d'une bière et mon histoire d'amour avec l'État de Louisiane, connue aussi sous le nom de Grande Putain de Babylone. Pour moi, la Louisiane a toujours été l'incarnation de tous les vices existants, à commencer par les champs de courses, les tables de bourré, les casinos, les lacs de gin et de vodka et de *sour mash*<sup>2</sup>, les clubs de rencontres avec sur chaque tabouret une danseuse de honky tonk impatiente de vous embarquer dans un quatre temps.

Vous croyez que je vous raconte des craques ? Les gens de couleur ont un proverbe : quand on est noir un samedi soir, on n'a plus envie de redevenir blanc. Le même genre de réflexion s'applique à la Louisiane, mais sur une plus grande échelle, et

---

1. Type d'habitat populaire, notamment dans le Sud. La *shotgun house* est un bloc rectangulaire, comprenant de trois à cinq pièces en enfilade, sans couloir ni vestibule, avec une entrée à chaque extrémité.

2. Whisky préparé à partir du moût de la fabrication précédente, pour lui donner un goût plus fort.

pas en se basant sur la race ou sur le jour de la semaine. La moitié sud de l'État est l'équivalent culturel des thermes de Caracalla ; la seule différence est l'accent cajun et le fait que les toboggans aquatiques ne ferment jamais. Je connaissais un célèbre musicien country qui s'était installé dans une ferme de Carencro pour devenir sobre, allant jusqu'à donner les clés de sa voiture à sa femme. Ouais, je sais, avec l'aide des A. A., des miracles se produisent, et on peut devenir sobre n'importe où. C'est ce qu'a pensé la femme du musicien jusqu'à ce que le mardi gras démarre, et que son mari ne fasse dix kilomètres en tondeuse à gazon sur la nationale, jusqu'à Lafayette, pour participer à la parade et boire à en perdre la tête.

Le soir, je pêchais avec ma canne au milieu des gens de couleur en regardant la lumière d'août s'effacer du ciel, se réfugier dans les chênes, et disparaître à la surface du bayou en une bande cuivrée dont, enfant, j'étais persuadé qu'elle conduisait à l'infini. Je suppose qu'il s'agit d'une drôle de façon de vivre. J'avais été suspendu, ou viré, de trois organismes chargés de l'application de la loi, et même si j'étais relativement jeune, je sentais l'attrance de la terre quand le jour était à son déclin, et un trou rongeur mon estomac me disait que les grands mystères seraient toujours les grands mystères, et que la guerre entre le bien et le mal était d'une telle ampleur, de nature et d'origine si impénétrables, que mes efforts éphémères n'avaient absolument aucun sens.

Trois semaines passèrent sans que j'aie aucun contact avec Marcel LaForchette. Puis, un dimanche après-midi, tandis que je marchais dans le parc municipal, je vis deux hommes dans une Oldsmobile violette monter sur le gazon, se garer sous les chênes, sortir de la voiture et prendre dans le coffre un sac de golf. Ils étaient costauds, dans la fleur de l'âge, bronzés peut-être autant par les produits chimiques que par le soleil, vêtus de tenues de sport ; le genre d'hommes qui ont dû pratiquer le football un ou deux semestres à l'université avant de

vendre des assurances au porte-à-porte, d'anciens sportifs qui faisaient de la peine.

Jusqu'à ce qu'on remarque la trace d'une cicatrice en haut du front, ou les grandes mains ornées de trop de bagues, ou les dents trop blanches, ou le sourire, pareil à celui d'un affamé lorgnant un rôti.

Ils placèrent leurs tees sur le gazon et fouettèrent en direction du bayou deux balles qu'ils regardèrent partir en arc avant de faire un « splash » au loin.

« Excusez-moi », dis-je dans leur dos.

Ils se retournèrent, posèrent leurs clubs, leurs visages inondés de soleil.

« Vous n'êtes pas sur un parcours de golf, dis-je.

– On pensait que ça dérangerait personne », dit le plus petit des deux. Il avait des lèvres épaisses, des cheveux longs et bouclés aussi dorés que ceux d'un lutteur professionnel, des biceps aussi durs qu'une balle de croquet. « Tu pensais que ça dérangerait quelqu'un, Timmy ?

– Pas tant qu'on n'en balancerait pas une sur la tête d'un poisson, dit Timmy.

– Un tas de gens semblent penser que la Louisiane est un dépotoir, dis-je. On a des ordures dans tout l'État.

– Ouais, dit le plus petit. C'est une honte, non ?

– Il parle de nous, dit Timmy. Pas vrai ? Vous nous traitez d'ordures ? » Ses cheveux bruns étaient doux et secs, coupés en brosse façon années cinquante, et évoquaient une brosse à chaussures à l'envers. Le sourire ne quittait pas son visage.

« Je suis officier de police, dis-je. J'apprécierais que vous n'utilisiez pas le bayou comme parcours de golf. C'est tout.

– On cherche pas les ennuis, dit Timmy. Au contraire. On est là pour résoudre les problèmes. »

L'homme aux cheveux dorés qui pendaient en boucles se lécha les lèvres. « C'est exact. On n'est pas là pour vous faire des ennuis, cher monsieur.

– J’ai l’air d’un vieillard ?  
– Une marque de respect, dit-il.  
– Vous aimez les zoos, les gars ? demandai-je.  
– Ouais, dit Timmy. Vous en avez un dans le coin ?  
– Non mais il y en a un beau à Houston. À Hermann Park, à côté de South Main.

– Sans beaucoup de travail, cette ville pourrait devenir un zoo, dit le plus petit des deux. Entourez-la de barbelés, et faites payer l’entrée.

– Ouais, ce monsieur ici présent pourrait sans doute le diriger, dit Timmy. Que diriez-vous de ça, M. le malin ? »

Au-dessus de nous, le chêne était gonflé par le vent. Un bateau à moteur blanc fendait le centre du bayou, son sillage expédiant des débris organiques par-dessus les souches de cyprès et les racines de bambous, pareilles à des articulations à moitié enfouies dans la vase. « Je crois, les gars, que vous m’avez doublé sur la nationale quand je me rendais à Huntsville, dis-je. Des centaines de tarentules traversaient la route. C’est un sacré phénomène ! »

Le moteur du bateau gémit au loin, comme une scie circulaire coupant un ongle.

« On vous a doublé ? dit Timmy. Je crois que vous nous confondez avec quelqu’un d’autre.

– Je ne suis pas très populaire, ces temps-ci, dis-je. Pourquoi voulez-vous suivre à la trace un type comme moi ?

– Parce que Marcel LaForchette est un exécutif de la Mafia du New Jersey, dit l’homme aux cheveux dorés. Parce qu’il a été libéré il y a quatre jours. Parce que vous avez quelque chose à voir dans sa sortie.

– Je n’ai pas ce pouvoir, dis-je.

– Appelez-moi Ray », dit l’homme aux cheveux dorés. Il entortilla une de ses boucles autour de son doigt. Ses yeux n’étaient pas alignés : l’un était plus haut et plus renfoncé que l’autre. « On est des privés. LaForchette est un animal. Notre

client est un homme qui a de bonnes raisons de s'inquiéter d'un homme qui a travaillé pour Jimmy the Gent. Vous savez qui c'est, non ?

– Ouais, c'est Jimmy Burke, dis-je. Il est en prison à vie à New York.

– Il *était* en prison, dit Timmy. Maintenant, il dort avec les vers. Mais LaForchette est toujours là. Alors pourquoi vous ne nous répétez pas ce que vous aviez à lui dire à Huntsville ?

– Vous n'avez pas commencé à me surveiller au zoo d'Hermann Park, dis-je. Vous étiez sur la jetée de plaisance, la veille au soir.

– Vous croyez que vous nous avez vus sur une jetée de plaisance ? dit Ray.

– Vous me guettiez peut-être avec des jumelles. Mais vous m'avez vu parler à Isolde Balangie. C'est bien ça le fond de l'affaire, non ? »

Ray se frotta le nez et souffla par une narine. « Parfois, ce n'est pas malin de montrer qu'on est malin.

– Je n'ai jamais prétendu être malin, dis-je.

– Vous avez perdu votre insigne pour alcoolisme, ou pour avoir touché des pots-de-vin ? demanda Ray.

– Appelez ça une année sabbatique, dis-je.

– Alors ça ne vous dérangera pas ? dit-il.

– Qu'est-ce qui ne me dérangera pas ?

– Ça. » Il sortit un driver de son sac de golf, et laissa tomber trois balles sur le gazon. Il frappa les balles l'une après l'autre, regarda la dernière atterrir sur le bayou, et me tendit le club. « J'ai d'autres balles dans la voiture. Frappez-en quelques-unes. On n'a rien contre vous. Une jeune fille a disparu. Si on ne la retrouve pas, certaines personnes pourraient bien se balancer au bout de leurs boyaux. »

On n'entendait que le bruit du vent dans les arbres. En se fixant sur les miens, les yeux de Timmy s'éclairèrent. Il secoua la tête, comme pour confirmer ce que venait de dire

son ami, agitant un doigt en l'air. « J'ai déjà vu ça. Des crochets à viande. Affirmatif, mec.

– Vous savez où j'habite ? demandai-je.

– Juste de l'autre côté du bayou, dit Ray. Une *shotgun house*. Vous avez des belles-de-nuit et des caladiums autour des arbres, dans votre jardin.

– Ne venez pas par là, dis-je.

– Tenez-vous tranquille », dit Timmy. Il enleva une feuille de mes cheveux d'une chiquenaude. « J'ai entendu dire que vous aviez une fille. Elle est à l'université. J'en ai une, moi aussi. »

Je reculai d'un pas. Je sentais mes mains s'ouvrir et se fermer à mes côtés. « Maintenant, je vais m'en aller.

– Il va s'en aller, dit Timmy.

– Ouais, c'est comme ça qu'ils font par ici, dit Ray. Ils s'en vont. Ils veulent pas d'ennuis dans leur merdier. Alors ils se barrent. »

Je coupai par l'ombre des arbres, la tête vide, les oreilles bourdonnantes, et suivis la route à une voie qui serpente à travers le parc. J'entendis leur moteur démarrer derrière moi, puis l'Oldsmobile avancer lentement, les gravillons coincés dans les rainures des pneus cliquetant sur l'asphalte. Ray était courbé sur le volant, tapotant un air qui passait à la radio ; Timmy était sur le siège passager, fumant une cigarette couleur lavande à filtre doré, soufflant des ronds de fumée comme un homme en paix avec le monde.

L'Oldsmobile passa à côté d'un groupe d'enfants noirs qui frappaient sur le gazon un gros ballon de caoutchouc. L'automne n'était pas loin. Les bandes d'un orange flamboyant dans les nuages, les ombres des chênes verts, la fraîcheur du vent, l'odeur tannique des feuilles noircies, constituaient une fin parfaite pour le jour et, encore mieux, une entrée parfaite dans l'été indien et une barrière contre l'arrivée de l'hiver.

Mais si la soirée était si belle et ce décor si tranquille, et la présence des enfants un tel témoignage évident de la bonté et de l'innocence de l'homme, et si j'étais évidemment au-dessus des moqueries des misanthropes, pourquoi ma soif aurait-elle pu vider l'Océan, pourquoi mon cœur était-il entouré de ronces ?

Le lendemain, à La Nouvelle-Orléans, dans un saloon de Magazine, je fis à Clete Purcel un bref résumé des événements survenus sur la jetée, à la prison, et sur le Bayou Teche. Clete et moi avons tous deux grandi à Magazine. Le saloon avait un plafond en étain estampé, un sol en bois granuleux, un long bar avec une barre de cuivre, et le propriétaire réfrigérait les chopes à bière, de façon qu'elles soient couvertes de glace quand il les remplissait. Pour toutes ces raisons, Clete utilisait ce saloon comme deuxième bureau.

Il m'écouta, ses tranquilles yeux verts fixant le vide, puis il mit de la craie sur sa queue, cassa un rack de neuf boules, et regarda une boule solitaire tomber dans le filet. Dehors, il faisait nuit et il pleuvait, et l'ombre de la pluie coulant sur la vitre donnait l'impression qu'il pleurait.

« Quand les deux types sont passés à côté des gamins noirs, tu as pensé qu'ils avaient l'intention de leur faire du mal ? demanda-t-il.

- Je ne sais pas ce que j'ai pensé. Il m'arrive de trop penser.
- Raconte-moi tout.
- Que veux-tu dire ? »

Il écarta la question. « Marcel LaForchette a été libéré il y a cinq jours, et il se trouve à New Iberia ?

- Selon toute probabilité.
- Ne te mêle pas de ça, Belle Mèche. À commencer par LaForchette. C'était le tueur de la famille Balangie.
- Il reconnaît qu'il a servi de chauffeur lors de l'exécution d'une de leurs cibles.

– Chauffeur, mon cul. C'est l'un de ceux qui ont scié Tommy Fig, fait congeler les morceaux, et les ont accrochés à un ventilateur. Tu as l'immatriculation de la Olds ?

– Je n'ai pas pu la voir.

– Qui est la fille disparue ?

– Ils ne me l'ont pas dit. »

Il était tête nue, vêtu d'un costume gris confédéré, d'une chemise hawaïenne, et de mocassins bordeaux. Ses cheveux blonds étaient coupés court, soigneusement peignés, ses joues rasées de frais. Une cicatrice pareille à un ver rose aplati courrait de l'un de ses sourcils à l'arête de son nez. Il prit une bouteille à long col, l'inclina contre la lumière et la vida, laissant la mousse glisser dans sa bouche. « Tu veux un soda avec du citron et des cerises ?

– Quand j'en aurai envie, je te le dirai.

– J'essayais de me montrer courtois. LaForchette s'est moqué de toi. Et d'ailleurs, pourquoi as-tu été voir un pareil dingo ?

– Il a connu une enfance difficile.

– Thomas Edison aussi. Un conducteur de train l'a frappé sur la tête et lui a fait éclater un tympan. Mais au lieu de tuer des gens, il a inventé l'ampoule.

– C'est Edison qui a fourni l'électricité à la première chaise électrique. Et il l'a fait pour couper l'herbe sous les pieds de ses concurrents.

– Il n'y a que toi qui saches une chose pareille, Dave.

– Pourquoi les deux types dans la Olds m'ont-ils suivi jusqu'au bar ? Et pourquoi s'intéressent-ils à moi ?

– Remonte un peu dans le temps. Ils t'ont vu parler à la fille Balangie sur la jetée, non ?

– Je le suppose. Sinon, pourquoi me suivraient-ils ?

– Qui sait ? Ils ressemblent à d'ex-flics avec du chewing-gum en guise de cervelle.

– La fille Balangie a dit qu'elle avait été livrée.

– Tu parles d’esclavage blanc ?

– Exactement.

– Tout ça sent le rital. Ne t’approche pas de ça. Et ne me regarde pas de cette façon. “Rital”, ça n’a rien de racial. C’est un état d’esprit. Le seul type qui a jamais eu le dessus sur la famille Balangie, c’est Mussolini. Il leur a arraché les ongles. »

J’allai au bar, et commandai un *po’boy*<sup>1</sup> fourré au poisson-chat grillé. Je demandai une assiette en carton supplémentaire, coupai le sandwich en deux, et retournai à la table de billard. Je posai l’assiette de Clete sur la chaise, à côté de sa bouteille de bière vide. « Je te fais les niveaux ?

– Pourquoi me fais-tu toujours me sentir coupable, Dave ?

– C’est un talent qui m’est personnel.

– Tu veux que je voie ce que je peux apprendre ? »

Clete connaissait presque chaque pickpocket, chaque pute, chaque escroc à la prostitution<sup>2</sup>, chaque tueur, chaque dealer de crack, chaque privé minable, chaque voleur de voitures, chaque inspecteur des mœurs ou flic pourri dans les paroisses d’Orléans et Saint-Bernard.

« Non, dis-je. Tu as raison. Cette affaire ne vaut pas la peine qu’on s’en occupe. »

Il replaça sa queue sur le râtelier mural, prit son *po’boy*, en avala une grosse bouchée qu’il mâcha lentement, regardant, par la fenêtre de devant, la pluie, les phares sur le bitume, le brouillard soufflé d’une allée. « Ça ne me plaît pas que ces deux connards en Oldsmobile te collent au train.

– Ils ne me collent pas au train.

– Appelle ça comme tu veux. Les truands n’ont pas à manquer de respect aux Bobbsey Twins des homicides. Je ferai

---

1. Spécialité de sandwich en Louisiane.

2. Maquereau qui monte des arnaques afin de faire chanter les clients de sa protégée.

preuve de retenue. Ces temps-ci, je suis totalement cool et paisible, et je ne pense qu'à rester serein. Ça fait partie d'un programme de yoga que je suis.

– Clete...

– Je t'ai déjà raconté qu'on fois j'ai fait un billard avec Jackie Gleason ? Minnesota Fats<sup>1</sup> et Paul Newman étaient là. Et aussi Jack LaMotta. Je les ai ratissés, mon noble ami. Quoiqu'en disent les gens, le rock'n'roll est éternel. »

---

1. Célèbre joueur de billard.

## 4

Deux soirs plus tard, Clete se gara devant une rangée de pavillons en dehors de Broussard, à mi-chemin entre Lafayette et New Iberia. La plupart des pavillons étaient innocupés. Des lucioles papillonnaient au milieu des chênes verts, avant de disparaître comme des fragments de fil brûlé. Des boules d'électricité roulaient à travers les nuages et éclataient silencieusement au-dessus du golfe. Il sentait la pluie souffler sur les marais, comme une odeur de pastèques éclatées ou de foin fraîchement coupé. Ça faisait partie de la Louisiane qu'il aimait, un souvenir sacré qu'il avait emporté avec lui au Vietnam, et dans lequel il se réfugiait quand la pluie crépitait sur son poncho et sur son casque au fond d'un trou, ou quand une batterie offshore illuminait le ciel comme des éclairs de chaleur, et quand les obus faisaient des arcs avant d'exploser sourdement dans la jungle, l'atmosphère soudain animée par l'odeur de la terre mouillée, des feuilles et de l'eau pleine de vie amphibie.

Une Oldsmobile violette était garée devant le dernier pavillon de la rangée. Clete donna un coup discret sur la porte. Il portait un feutre incliné sur le front, sa veste était déboutonnée, il avait une matraque légère dans la poche droite, et une enveloppe en papier kraft roulée en cône dans l'autre.

Un homme torse nu, dont les cheveux gominés et peroxydés lui pendaient sur le visage, ouvrit la porte. Ses lèvres semblaient en caoutchouc, son torse épais comme une souche écrasant sa fine taille. Il était vêtu d'un pantalon en requin, de bretelles et de tongs. Il avait un œil enfoncé dans le crâne. Il sortit un peigne et commença à se coiffer, exposant ses aisselles rasées. « Que voulez-vous ?

– Ray Haskell ? demanda Clete.

– Possible. Qui êtes-vous ?

– Clete Purcel. J'ai appelé votre bureau à La Nouvelle-Orléans.

– À quel sujet ?

– Dave Robicheaux. Je peux entrer ?

– Qui vous a dit où j'étais ?

– J'ai posé des questions dans le Vieux Carré. Je suis un privé. Comme vous. Vous avez une bière ?

– J'ai l'air de tenir un magasin de liqueurs ? C'est quoi, votre problème, mec ?

– Ce que je viens de vous dire. Dites donc, ces bottes en requin, elles me bottent. Style années cinquante, hein ? Je peux entrer, ou non ? Il va pleuvoir.

– Je suis un peu occupé. Vous me suivez ? Prenez un rendez-vous.

– Je voulais juste savoir pourquoi vous avez suivi mon pote Dave jusqu'à Huntsville, et pourquoi vous vous êtes foutu de lui au bord du bayou à propos de balles de golf. Vous savez, si vous vous foutez de la gueule de Dave, vous vous foutez de ma gueule. Est-ce que vous *diggez* ça, mon noble ami ? »

Ray Haskell reglissa son peigne dans sa poche arrière. « J'ai ici une amie qu'il est inutile que vous rencontriez. Alors je vais vous faire une faveur, et fermer la porte. Ensuite je la verrouillerai, je mettrai la chaîne, et je m'occuperai de ma nana. Vous saisissez le message ?

– Sûr, dit Clete. Mais j'ai ces sorties sur imprimante, et des photos de vous en compagnie d'un certain Tommy Riordan. Apparemment, vous êtes tous les deux d'anciens flics, et maintenant vous effectuez des corvées pour la famille Shondell et peut-être aussi pour quelques personnes de Miami. Je fais allusion à des politiciens débiles qui parlent cubain, et aiment nourrir les alligators des marais avec des morceaux de corps.

– Vous lisez trop de bandes dessinées. Indépendamment de ça, on a compris le message. Alors maintenant je vous souhaite bonne nuit. Dites bien à Robicheaux et dites-vous à vous-même : il n'y a pas mort d'homme. Et à présent, putain, tirez-vous. »

La porte de la salle bains s'ouvrit. Clete entendit renifler, puis vit une mince et jolie Noire apparaître à la lumière d'une lampe de chevet. Il l'avait connue quand elle faisait des passes pour un maquereau surnommé Zipper en raison des cicatrices qu'il laissait sur les filles qui revendiquaient leur indépendance. Elle s'appelait Li'l Face Dautrieve. Elle avait une épaisse chevelure brillante, qui ressemblait à une peruque trop grande pour sa tête. Ses yeux, son nez et sa bouche étaient concentrés au milieu de son visage, un peu comme des éclats de sucre sur un gâteau. Sa lèvre supérieure était fendue, et son œil gauche enflé derrière un Kleenex sanglant qu'elle appuyait dessus. Une de ses joues donnait l'impression qu'elle avait avalé tout un essaim de bourdons.

« C'est ce type qui t'a fait ça, Li'l Face ? demanda Clete.

– C'est pas vos oignons, Gros Lard, dit-elle. Vous mêlez pas de ça.

– C'est toi qui as fait ça, trou du cul ? dit Clete à Ray.

– Tu ferais mieux de te casser, mon pote. Si tu... »

Le poing de Clete était presque aussi gros qu'un melon. Il le balança en plein dans le visage de Ray, qui s'écroula sur une chaise et sur une table basse. Puis, d'un coup de pied, il

referma la porte, ramassa la chaise, et la fracassa sur le crâne de Ray.

« Je l'avais bien cherché, Gros Lard, dit Li'l Face. J'ai un bébé. Il sait où je crèche.

– Pourquoi t'a-t-il frappée ? »

Elle secoua la tête.

« Réponds-moi, Li'l Face.

– Il voulait que je fasse des choses que Zipper me forçait à faire. Il a essayé de mettre sa...

– Pas besoin de me faire un dessin », dit Clete.

Il arracha le drap du lit, l'entortilla autour de la gorge de Ray, puis le traîna, gesticulant, bavant, se tortillant, jusqu'à la salle de bains. Clete lui mit la tête dans la cuvette, et referma brutalement le siège, puis grimpa dessus et commença à sauter dessus comme un singe blanc géant, écrasant la tête de Ray jusqu'à lui donner la forme d'un ballon de football, mouchetant de sang la cuvette.

« Il étouffe, Gros Lard, dit Li'l Face.

– Prends son portefeuille, sers-toi, et rentre chez toi », dit Clete.

Elle sortit le portefeuille de la poche gauche de Ray. Clete crut sentir un courant d'air dans la pièce, puis sentit une odeur de pluie et d'arbres mouillés. Il se retourna, et vit Li'l Face se glisser derrière un homme de grande taille, près du lit. Elle laissa tomber le portefeuille et courut vers la porte d'entrée. L'homme pointa un neuf millimètres sur la poitrine de Clete.  
« Descends de là.

– Tu t'appelles Timothy Riordan, dit Clete. J'ai ta photo.

– Mes amis m'appellent Timmy. Et toi, tu peux m'appeler le mec qui va asperger les murs avec ta cervelle. »

Clete leva une main. « J'arrive. » Il descendit, tout en gardant son équilibre. « L'affaire est partie en vrille. On peut s'expliquer.

– C'est ce que tu voudrais, mon gros. »

Clete entra alors dans ce qu'il lui arrivait d'appeler « l'instant crucial ». Quelqu'un pointe une arme sur vous et la laisse se balader sur votre corps de façon aussi arbitraire qu'un point rouge au bout d'une visée laser. L'éternité et ce qu'elle contient ne sont qu'à un clin d'œil. La balle dans le chargeur va probablement vous déchirer le sternum, le cœur ou les poumons, expédiant dans le mur des fragments de votre corps. La douleur sera pareille à celle d'un pétard vous explosant dans la poitrine. Vous ne tomberez pas sur le dos, ni ne tournerez en cercle, comme le font les victimes dans les films. Vous tomberez droit sur le sol, comme une marionnette désarticulée, vous vous trouverez en position fœtale, et vous sentirez votre sang s'étaler en flaque autour de vous. Avec un peu de chance, votre bourreau n'essaiera pas d'accroître votre douleur, et votre peur. Et tout ça parce que vous avez effectué le mauvais choix à « l'instant crucial ».

Alors, vous faites quoi ?

« T'es un sacré mec, mon vieux, dit Clete. J'ai vu ton dossier. Tu as travaillé aux Mœurs. Tu recevais des cadeaux. Tu aimais fréquenter des Vietnamiennes. Comment as-tu eu ton arme ? Tu l'as prise à un journaliste paralysé ? Tu aimes le cinéma ? Moi, oui. Humphrey Bogart dit quelque chose comme ça dans *Le Faucon maltais*. »

Timothy Riordan cilla. Clete empoigna la carcasse du neuf millimètres, et lui imprima une torsion en même temps qu'il le frappait au menton. Puis il continua à lui tordre la main, jusqu'au moment où le visage de Timothy se rétrécit, où une voix minaudière sortit de sa bouche et où des larmes coulèrent de ses yeux.

Ça aurait dû être terminé. L'arme était sur le sol. Clete avait à moitié sorti sa matraque de la poche de sa veste. Mais elle se coinça dans le revers, et en moins de deux secondes Timothy avait un stylet à la main, la lumière ondulant sur sa lame huilée zébrée des traces, pareilles à une moustache, d'une pierre à aiguiser. Il la plongea dans le bras de Clete.

Clete sentit la lame heurter son os. Une nausée parcourut son corps. Ses reins se liquéfièrent ; son sphincter commença à céder.

Il essaya de parler, mais sa bouche ne fonctionnait plus. Son poing atterri en plein dans le visage de Timothy, aspergeant de sang un abat-jour, lui cassant probablement le nez et les dents de devant, le faisant rebondir sur le mur. Clete arracha le stylet de son bras, le jeta à l'autre bout de la pièce, puis piétina le visage de Timothy avant de le tirer vers une fenêtre et de le balancer la tête la première à travers les stores et la vitre. Il le laissa suspendu à moitié à l'extérieur, comme une pince à linge géante.

Ray essayait de se relever du sol des toilettes, s'appuyant d'un bras sur le siège. Clete, d'un balayage, le fit tomber. « On s'est bien marrés, dit-il. Et j'aime vraiment tes fringues. Vraiment super. Mais si tu ne fais même que regarder Li'l Face, je te casse les dents, Adam. Ou je te bute pour de bon, Léon. Passez une bonne nuit. »

Deux jours plus tard, Clete était assis à côté de moi sur les marches de derrière de la *shotgun house* que je possédais sur le Bayou Teche, enfouie dans l'ombre de chênes verts vieux de deux cents ans. Clete était peut-être la personnalité la plus complexe que j'aie jamais connue. Ses addictions, ses appétits gargantuesques, ses interventions spectaculaires servaient de prétexte à ses ennemis pour le rabaisser, le dévaloriser, l'écarte. Sa vulnérabilité avec les femmes – ou, plutôt, l'adoration qu'il éprouvait pour elles – le conduisait encore et toujours à des liaisons désastreuses. La férocité de sa violence attirait la colère de Dieu sur les agresseurs d'enfants, sur les violeurs et sur les misogynes, en même temps que les compagnies d'assurance et les services de police, qui auraient voulu l'enterrer à Angola, s'en servaient contre lui.

Il était le Fripon du folklore, un Sancho Pança moderne, le marine quasi psychotique qui avait effectué deux périodes au Vietnam et en était rentré avec la Navy Cross, deux Purple Hearts, et des souvenirs qu'il ne partageait avec personne. Rares étaient ceux qui connaissaient le véritable Clete Purcel ou le petit garçon qui vivait en lui, l'enfant solitaire d'un laitier alcoolique qui obligeait son fils à rester des nuits entières à genoux sur des grains de riz, et le battait régulièrement avec un cuir à rasoir. Ils ne connaissaient pas non plus l'homme qui servait du thé sur sa sortie de secours à une mamasan qu'il avait tuée par accident. Ils ne connaissaient pas non plus l'agent du NOPD qui pleurait parce qu'il n'avait pu sauver l'enfant qu'il avait emballé dans une couverture, et avec lequel, courant à travers les flammes, il s'était précipité du premier étage pour atterrir sur le dessus d'une benne à ordures.

Peut-être sa connaissance de l'histoire était-elle la cause d'un aspect encore plus bizarre de sa personnalité. Il y a des années, il avait arraché une photo en noir et blanc d'une histoire illustrée de la Deuxième Guerre mondiale, et il la gardait dans son portefeuille, protégée par une pochette en celluloïd. La photo montrait une femme voûtée montant un chemin de terre avec ses trois petites filles. La femme et les enfants portaient des chiffons sur la tête, et avaient le dos couvert de manteaux bon marché. La plus jeune des fillettes était tout juste en âge de marcher. On ne pouvait voir ce qu'il y avait au bout du chemin. À l'arrière-plan, il n'y avait ni arbres, ni herbe. Juste une clôture électrique. La photo avait été prise à Auschwitz. La légende de la photo expliquait que la femme et ses enfants étaient en route pour la chambre à gaz.

Un jour, alors que Clete et moi étions complètement bourrés au Sharkey Bonano's Dream Room, je lui demandai pourquoi il voulait avoir sur lui une photo aussi terrible.

« Pour ne pas oublier, répondit-il.

– L’Holocauste ?

– Non, les types qui dirigeaient ces camps. J’aimerais mettre la main sur quelques types comme ça. Peut-être certains de ces néo-nazis qui brandissent le drapeau de la Confédération. »

Je ne pense pas que Clete parlait uniquement des nazis. Il haïssait le mal, et lui faisait la guerre partout où il le trouvait. Il m’arrivait de me demander s’il était un archange déguisé, un archange avec des filets de fumée noire montant de ses ailes, un combattant totalement investi aux côtés de saint Paul pour faire triompher le bien. C’était peut-être idiot de penser ça, mais jamais je n’avais connu quelqu’un comme lui. Tenter d’expliquer ses origines était une perte de temps. Pour moi, si Clete Purcel n’avait pas une dimension biblique, qui en avait ?

Il avait le bras gauche en écharpe ; sa main droite empoignait un gobelet en polystyrène de seize onces rempli de café. De l’eau s’égouttait des arbres, le bayou était en crue, d’une couleur jaune couverte d’anneaux de pluie.

« Ces deux types ne t’ont pas dénoncé ? demandai-je.

– Ils n’ont pas envie de perdre leur gagne-pain. Pour finir, ils embaucheront un tiers pour s’occuper de moi.

– Qu’est-ce que Li’l Face fait dans le coin ?

– Elle vit avec sa tante dans les quartiers de Loreauville. Dave ? »

Je savais ce qui allait suivre.

« Tu sais, les deux types que j’ai un peu secoués... On raconte qu’ils travaillent pour Mark Shondell. Il faut qu’on le dragouille un peu.

– Noooooon, répondis-je en essayant de faire le mot aussi rond que possible.

– Tu sais le gros problème que vous avez, à New Iberia ? Le shintoïsme. Vous devriez vous débarrasser de toutes vos églises, et les remplacer par des temples japonais.

– Fiche la paix à Mr. Shondell. »

Il avait l'air serein, la raie dans ses cheveux coupés comme ceux d'un petit garçon aussi droite qu'une règle. « *Mr. Shondell ? Waou !* »

Je regardai le bayou, les mains pendantes entre les genoux.

« Je ne vais pas te lâcher, Belle Mèche. Et cette fille, comment s'appelle-t-elle, déjà ? Isolde Balangie ?

– Quoi, cette fille ?

– Elle est portée disparue, ou pas ?

– Pas officiellement.

– T'as vu avec la police locale ?

– Je me suis fait retirer mon insigne. Ces temps-ci, je ne renoue pas de vieilles relations. »

Il agita un doigt devant mon visage. « Tu vois ? Les Balangie et les Shondell sont en train de passer je ne sais quel accord, et pour le faire ils utilisent une adolescente. Tu vas la laisser dans la tourmente ?

– Ce coup de couteau, tu aurais pu le recevoir dans le cou.

– Laisse-moi m'occuper de ça. »

Je pris ma respiration. « Il faut que tu me promettes une chose : c'est moi qui parlerai et toi tu écouteras.

– Je vais me faire aussi petit que possible. Le contraire ne me viendrait pas à l'esprit. » Il appuya une main sur mon épaule et se leva, le corps bien droit, le visage éclairé par le soleil. « Magnifique, non ?

– Qu'est-ce qui est magnifique ?

– Le monde. Il est magnifique. Parfois, il faut marquer une pause, faire l'inventaire, et apprécier la chance qu'on a. »

Je n'avais aucune idée de ce qu'il voulait dire. Mais c'était Clete – un homme la tête remplie de Janis Joplin et de tous les excès possibles, et qui conservait dans son portefeuille une photo en noir et blanc que la plupart des gens auraient voulu effacer de leur mémoire. « Tu viens ? » dit-il.

Mark Shondell vivait au bord du bayou, au milieu de chênes verts festonnés de mousse espagnole, dans une maison de métal et de verre qu'il avait lui-même dessinée, une maison aussi étrangère qu'un vaisseau spatial à notre culture de plantations. Quand il était beaucoup plus jeune, il avait co-produit dix-huit séries B américaines, et s'y était ruiné. La dernière fois qu'il avait quitté Los Angeles, il était censé avoir dit : « Un jour je détruirai Hollywood. Et les juifs qui le dirigent. »

C'était un excentrique, un universitaire, un technocrate, un diplômé de la Sorbonne, et un reclus. Certains disaient que ses ancêtres étaient des nobles piémontais et des alliés des Borgia ; d'autres disaient que les Shondell étaient des descendants des huguenots qui éprouvaient de la jouissance à détruire les images catholiques ; au moins un Shondell avait appartenu au gouvernement de Vichy, après que la France se fut rendue à Hitler.

Mark Shondell avait quarante ans, et était incontestablement beau et d'un maintien distingué. Extérieurement, il était aimable, déférent, réservé, jamais porté à l'agressivité. Mais il dînait seul dans nos restaurants, et ne recevait pas. Ses dons aux œuvres de charité étaient effectués dans la discrétion. Sa courtoisie et son regard distant et solipsiste étaient tels qu'il intimidait les gens d'origine modeste, qui, souvent, s'adressaient à lui avec un trémolo dans la voix.

À la différence de nombre des gens aisés de notre État, il n'avait pas fait fortune dans le pétrole, l'industrie chimique, et la culture qui avait créé l'Allée du Cancer<sup>1</sup>, un modèle de dégradation environnementale. Les Shondell possédaient des cargos, des yachts de plaisance, et des plantations au Chili, au Costa Rica et en Colombie. Les dictateurs sud-américains

---

1. « Cancer Alley » est une zone le long du Mississippi entre Baton Rouge et La Nouvelle-Orléans, dans les paroisses fluviales de Louisiane, qui contient de nombreuses installations industrielles.